

BÊTE DE CIRQUE

D U M Ê M E A U T E U R

Excès du roman

essai

Maurice Nadeau, 1999

La Cour des adieux

roman

Maurice Nadeau, 1999

Météorologie du rêve

roman

Seuil, « Fiction & Cie », 2000

Littérature et Mémoire du présent

essai

Pleins feux, 2001

Les Indulgences

roman

Seuil, « Fiction & Cie », 2003

La Montre cassée

essai

Verdier, 2004

La Main négative

récit

Argol, 2008

F i c t i o n & C i e



Tiphaine Samoyault
BÊTE DE CIRQUE

récit

Seuil

25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

COLLECTION
« *Fiction & Cie* »
fondée par Denis Roche
dirigée par Bernard Comment

ISBN 978-2-02-109826-6

© Éditions du Seuil, février 2013

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com
www.fictionetcie.com

On ne découvre qu'une seule fois la
guerre.

Mais on découvre plusieurs fois la vie.

Jean-Luc Godard, *Film Socialisme*

Lorsque j'ai accepté d'enseigner à Sarajevo pendant la guerre, ce n'était pas par générosité ou don de soi. Plutôt une sorte d'excès par quoi je me définissais et où je pensais que je finirais par me perdre ou mieux m'aimer.

J'ai pris un avion militaire, un Hercule, qui partait de la base de Saran, près d'Orléans. Jean-Louis m'avait accompagnée. Il fallait y être à cinq heures du matin. Nous avons pris une chambre dans un hôtel Mercure où bien sûr nous avons fait l'amour, avec le goût spécial que lui donne une séparation imminente qui peut être assez longue. Je ne dormais pas. Nous avons pris un café sur la base puis il est reparti. Je me souviens du bruit à

l'intérieur de l'avion qui n'était pas insonorisé et où nous étions assis perpendiculairement par rapport à l'habitude, dans le sens du fuselage. Nous avons atterri à Split où je ne sais pourquoi il a fallu dormir. Minuscule chambre que je dirais militaire même si mes références étaient plutôt celles de l'internat ou du monastère, qui donnait directement sur le tarmac. J'apprenais le mot tarmac. Avant je disais la piste.

On m'avait mis un gilet pare-balles et un casque bleu. À l'intérieur de l'avion, on pouvait retirer le casque, mais il fallait le porter au décollage et à l'atterrissage. Il fallait se montrer avec. C'était le début de ma honte : me donner en spectacle. Je comprends tous ceux qui ont trouvé cela ridicule. Il y a toujours quelque chose de ridicule à vouloir être ce que l'on n'est pas, même si l'on ne sait pas qui l'on est. Il y a quelque chose de ridicule à vouloir faire la guerre quand on ne risque que moyennement sa vie. À vouloir perdre quand on ne perd qu'à moitié. C'est un peu ce que j'ai toujours été et que peut-être je suis encore, au mitan de toute chose.

À l'arrivée, nous étions confiés à des camions de la Forpronu. L'aéroport de Sarajevo ne voyait pas atterrir d'avion civil depuis près de trois ans. Ariane Mnouchkine – je la revois assise à une petite table à l'aéroport mais ça me semble tellement improbable que je pense l'avoir inventé – donnait des indications à un type dont j'ai oublié le nom mais qui dirigeait le théâtre de Caen et qui voulait monter du Beckett à Sarajevo. Elle repartait en France en laissant là une part d'elle-même et des indications. Je redevenais seule à l'instant. On m'expliquait les choses, l'eau deux heures par jour, les coupures d'électricité, que beaucoup de gens avaient quitté la ville, le couvre-feu, qu'il fallait faire attention aux trous dans le sol. Le froid rendait tout plus difficile. Presque tous les carreaux avaient été soufflés, remplacés pour certains par des plastiques et du carton. L'université était presque déserte. Ses bâtiments donnaient sur la Miljacka et à ses fenêtres aussi des carreaux manquaient. J'avais entre dix et quinze étudiantes. Et il y avait Farhudin, l'un des rares professeurs qui étaient encore là. Nous nous sommes vite réfugiés « chez

Francis Bueb » qui avait fondé là un lieu de résistance par les livres, les images et la pensée, les belles choses aussi, aux déraisons de la guerre, à la pesanteur du siège. Paris-Sarajevo-Europe, c'était le nom de l'association qui deviendrait le Centre André-Malraux, où l'on pouvait penser que se rejouait l'histoire. Il y avait des effets de citation, de collage, mais aussi du présent pur, du temps épais comme de l'argile où l'on pouvait laisser la forme de sa main. Ce n'était pas comme un film, mais comme des chutes qui n'auraient pas été utilisées au montage et dont on aurait fait un bout à bout hâtif.

Je passerai des heures dans cet appartement où se rêvait une autre Europe. La guerre s'achevait. Les bombardements semblaient terminés. On entendait encore des tirs sur les lignes de front toutes proches. Les balles des snipers étaient concrètes. Il fallait montrer de la prudence dans les zones très découvertes, sur les ponts et les places, dans les tramways. Les certitudes, elles, étaient bêtement politiques. Nous savions qui était l'agresseur, qui ne voulait pas voir, qui se

trompait et qui trahissait. Nous avions raison. Mais les incertitudes étaient pour moi bien plus massives. Pourquoi avais-je choisi d'avoir raison ? Qu'est-ce que j'étais venue savoir à Sarajevo, de moi et des autres ? Pourquoi n'étais-je pas tranquillement chez moi, avec le plus grand nombre ? Je penchais d'un côté, mais vers quoi ?

Je savais que je n'occupais pas une place dans le monde. Ma pensée et l'avenir que je me sentais naturellement avoir parce que j'étais jeune étaient dirigés par la conviction du « jamais plus ». Cette conviction impliquait deux certitudes contradictoires : plus jamais ça et plus jamais *dans* ça. Notre responsabilité était de faire que le crime ne se reproduise pas : la conscience de ce qui s'était passé, de l'horreur absolue du génocide, des millions de morts de la guerre nous donnait une sorte de devoir d'humanité. En même temps, cette vigilance était ce qui nous effaçait de l'histoire telle qu'elle s'était toujours écrite : s'il n'y avait plus de crime, s'il n'y avait plus d'ennemi, s'annulaient en même temps la possibilité de la résistance, l'espoir que nous aurions eu de choisir le bon camp. Qu'il

y eût quelque part en Europe une ville où l'on massacrait les habitants au nom de leur ethnie et de leur religion pouvait faire qu'on s'indigne. Instruits par cette obligation du « jamais plus », nous, certains d'entre nous, devons penser, dire ou faire quelque chose. En le faisant, nous avons la compensation de rencontrer un moment l'histoire. De cela j'avais honte. Car cette compensation était démesurée. Je veux dire qu'elle était sans commune mesure avec le très peu de chose que nous pouvions faire et qui de toute façon ne servait pas à grand-chose.

La génération précédente avait pu mettre la révolution au lieu de cet espoir qui manquait. Elle s'était en même temps chargée d'oubli et avait achevé d'instituer notre effacement. Je rencontrerai quelques années plus tard les acteurs les plus puissants, parce que les plus fous et les plus conscients, de cette double entreprise. Après avoir quitté Sarajevo, je les ai fréquentés, j'ai parlé avec eux, pris part à leurs débats dans les maisons où ils se retrouvaient l'été. Mais je n'ai jamais, pas un seul instant, été complètement des

leurs. Ils m'ont d'abord appris que je n'étais pas de la même génération qu'eux. Mais ils ne m'ont pas dit comme d'autres l'ont fait qu'ils n'aimeraient pas être à ma place, que j'appartenais à une génération perdue. Ils m'ont au moins offert cette reconnaissance-là que si j'étais née plus tôt, j'aurais été à leurs côtés, que je pouvais, dans le réel hostile qui était le nôtre aujourd'hui, traduire autrement la révolution ; que peut-être je possédais en naissant ce mélange qu'ils avaient conquis eux-mêmes, de distance critique et d'empathie qu'ils m'auraient transmis, par leurs livres et leurs récits. L'affection était totale mais la participation incomplète. Le sentiment que je tirais de ce compagnonnage ressemblait à ce bonheur particulier, que l'on éprouve en vieillissant, d'une nostalgie inguérissable.

Mais cette histoire interviendrait ensuite. En 1995, j'étais débarquée par des militaires à Sarajevo, avec gilet pare-balles et bagages, au centre désastreux de l'Europe. Là, quelqu'un croyait qu'on ne sauvait pas une ville avec des rations alimentaires mais avec des livres et des objets

beaux ; qu'on ne répondait aux idées pernicieuses que par des idées. Depuis que la bibliothèque avait brûlé, on savait que les livres étaient fragiles comme des vies. L'incendie avait duré trois jours, du 25 au 28 août 1992, près d'un million de documents s'étaient évanouis, dont certains n'existaient qu'en un seul exemplaire. C'est une des premières choses que je fis en arrivant dans la ville, d'entrer dans ce foyer éteint, un bâtiment à ciel ouvert dont j'extrayais sans mal un bout de livre calciné et un petit morceau de manuscrit. Pendant trois ans, l'autodafé fut entretenu dans les intérieurs domestiques, faute de combustibles. Tous racontaient qu'ils avaient commencé par brûler Marx et Engels, puis la littérature serbe en cent volumes, puis la littérature russe, et jusqu'à Danilo Kiš que j'admirais infiniment.

Comment pouvions-nous, sans les livres, faire de Sarajevo le centre utopique de l'Europe ? C'était une idée folle, dans ce contexte où la laïcité faisait défaut, où chacun se réfugiait dans la culture nationale, d'imaginer que la ville multiethnique allait corriger tous nos manquements.

C'était sans doute cette émotion que je venais chercher à Sarajevo. Je me sentais en défaut. Je n'avais pas eu assez peur dans ma vie. La société ne m'avait pas assez rejetée. Il me semblait qu'elle me protégeait comme on protège des reliques, des objets anciens ou précieux. J'étais comme un élément de musée, vivant dans la hantise, mais pas dans la peur. Car la hantise n'était pas la peur, elle n'ouvre rien en soi, ne produit pas d'émotion. Il y a eu un moment où la peur a disparu. Lorsque est tombée l'abstraction. La guerre vécue c'était aussi la vie matérielle, la vie de tous les jours, les petits gestes, les riens-du-tout qui enveloppaient la peur d'une épaisseur. « Et cependant ne vous y trompez pas, la peur est au chevet de chaque agonie, elle intercède pour l'homme. » Nous n'étions pas alors salués par le poème.

Ensuite, je me suis absentée. J'ai quitté ce que j'avais cherché. Je ne suis pas retournée à Sarajevo. J'ai eu quelques occasions, car le cadre de l'enseignement que nous avons mis en place pendant la guerre s'est maintenu et consolidé après, mais d'autres que moi y sont allés. Je disais à ceux qui

me demandaient pourquoi je ne voulais pas y retourner que je ne voulais pas être nostalgique de la guerre, de la proximité que l'on avait avec des êtres, qui juste avant ne nous étaient rien, lorsque la nuit est noire et qu'il fait froid. Mais en réalité, c'était parce que j'avais honte de ce que j'étais venue chercher à Sarajevo. Honte d'avoir voulu voir, d'avoir voulu avoir peur. Je ne voulais pas savoir. Y retourner, cela voulait dire savoir. Je voulais maintenir ma honte intacte parce qu'elle était une part de mon expérience. Elle définissait ce que je ressentais de ma position dans la vie : je n'entrerais dans l'histoire que par effraction.

Je m'étais absentée à ce que j'avais cherché et qui était d'abord une participation. Être au lieu de la guerre, c'était occuper une place. Mais ce n'était pas sur ce désir que portait la honte, plutôt sur les moyens que je me donnais pour le combler parce que je savais bien qu'occuper une place, c'était la prendre à quelqu'un. Je devenais bosniaque comme on était devenu juif allemand. Il n'y faut pas de méthode, juste de la détermination, de la croyance dans le fait que quelque

chose est juste, et aussi beaucoup de doutes sur soi-même. Mon avenir organique, mon corps vivant s'inscrivaient difficilement dans l'idée que je m'étais faite – que l'on m'avait transmise sans doute – de l'histoire. Tout s'était passé, même le pire. Tout était passé. Je n'avais pas de place dans le monde.

La honte me collait. Elle était d'être là où j'étais et de ne pas y être. Je faisais les choses pour pouvoir ensuite les abandonner ou en tout cas les mettre à distance. Je manifestais beaucoup de présence pour pouvoir m'absenter. Quinze ans plus tard, je n'ai pas tant cherché à savoir ce que j'étais venue chercher à Sarajevo qu'à comprendre ma honte puis mon absence. J'aurais voulu pouvoir les retourner, être moins dure avec moi-même. Il fut un temps où d'avoir été à Sarajevo me définissait pour une petite part. Puis il fut un temps, plus long, où ce ne fut plus le cas. Je n'en parlais plus jamais. Je ne sais pourquoi, à un moment donné, il m'a semblé qu'il était temps de comprendre pourquoi nous avions eu besoin, à ce point-là de l'époque, de l'espace d'où

nous venions, de devenir bosniaques. Pourquoi étions-nous devenus musulmans ? C'est la raison pour laquelle j'ai repris l'avion dans le sens du retour.

La peur est tout de même la fille de Dieu,
Rachetée la nuit du vendredi saint,
Elle n'est pas belle à voir, non,
Tantôt raillée, tantôt maudite, renoncée par tous.
Et cependant ne vous y trompez pas,
Elle est au chevet de chaque agonie, elle intercède
pour l'homme.

Ce soir Irène Jacob lit lentement ce poème de Jean-Luc Godard, au Meeting point, juste avant la projection de *Film Socialisme*. Nous sommes en décembre 2010. Elle lit lentement « Je vous salue Sarajevo » et elle donne ainsi une chambre au poème, quelque chose de construit, où l'on peut entrer. Dans le même temps, Francis Bueb, chez

lui, est en train de perdre le souffle. Je fais l'expérience simultanée de l'annulation du temps et des retrouvailles avec lui. Quinze ans plus tard, il n'a pas besoin de retourner à Sarajevo puisqu'il y est resté, dans le même appartement qui s'est agrandi, peuplé, a pris un nouveau nom. Il n'a pas changé d'avenir comme on change de chemise ou qu'on change la couche d'un enfant.

J'ai atterri à Sarajevo quelques heures plus tôt. Le choc que j'éprouve me fait penser à ce que doit être le fait de revenir quelque part après un long exil ou un séjour en prison. Sarajevo International Airport. Les lettres ont été réparées, déplacées même, en relief mais plaquées contre le bâtiment. Elles le surmontaient autrefois, et le E avait été soufflé. Je pensais que l'absence de E était l'exception comme la guerre était l'exception. Où alors il fallait peut-être penser différemment. Se pouvait-il que la guerre fût la règle comme l'est souvent l'absence de E ?

Les couleurs me sautent aux yeux. Non que la ville aujourd'hui ne soit pas globalement

